

Le MotMent n°3

Le webzine littéraire

SPECIAL ECOLOGIE

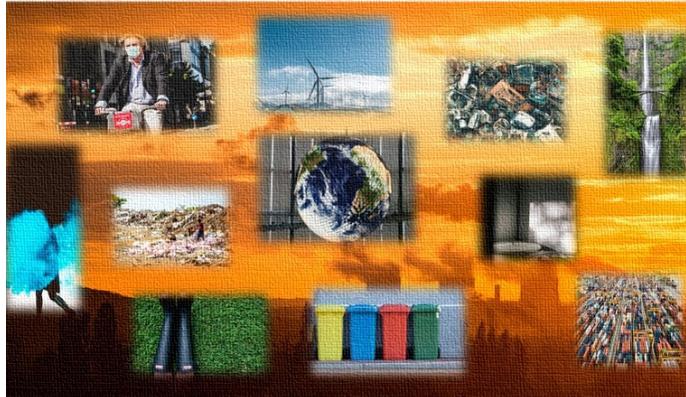


Ce webzine est fabriqué en électrons recyclés.
Aucun arbre n'a été abattu pour imprimer ces pages.

Le Mot Ment n°3

Le webzine littéraire

SPECIAL ECOLOGIE



Ce webzine est fabriqué en électrons recyclés.
Aucun arbre n'a été abattu pour imprimer ces pages.

Rédacteur en chef : Damien Porte-Plume

Directrice de publication : Fanny Field

Conception et réalisation : Thomas

Jury de sélection : Cécile, Karima, Henri, Alexis, Floriane, Antoine

Le Mot Ment

numéro 3

1er semestre 2019

Crédit photo (images libres de droit) :

Pixabay: <https://pixabay.com/>

STUP'PORT.....	4
PARCIMONIE.....	6
DEUX BACS POUBELLES EN BAS D'UN ESCALIER.....	8
PETIT JOGGING ENTRE AMIES	10
TERRE... MINÉE !.....	14
PLACEB'EAU	16
FRANK PÉDALAIT TRANQUILLE VERS LE POINT DE RALLIEMENT.....	22
USINE.....	24
BONNE POUR LA CASSE.....	26
SOMBRERO, SOMBRE HÉRAUT.....	28
LES ÉOLIENNES.....	32
LE TITRE ATTIRAIT L'ŒIL.....	34

Un grand merci aux participants des ateliers d'écriture de

Nantes qui ont proposé leurs textes !

EDITORIAL



Damien Porte-Plume

Chic planète

Bientôt la fin ? L'écologie fait peur, l'écologie inquiète. Air, Terre, Feu, Eau, les Quatre Éléments sont tous contaminés : alertes pollution dans les grandes villes, diminution de la fertilité des sols, réchauffement climatique et pollution des fonds marins. Je ne vous apprends rien.

À côté de ces urgences climatiques, nos activités ludiques et littéraires semblent un peu absurdes. Il existe pourtant une littérature engagée. Hier, elle était politique, portée par des personnalités du monde des lettres, tels qu'Émile Zola, Boris Vian, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Albert Camus, Georges Orwell...

Les combats d'aujourd'hui se sont déplacés sur un autre terrain. Centrale EPR à 10,5 milliards contre énergies renouvelables*, obsolescence programmée contre recyclage et valorisation des déchets, changement climatique contre Greta Thunberg et le mouvement #YouthStrike4Climate, pâte à tartiner avec huile de palme contre tablette de chocolat issue du commerce équitable...

À notre humble niveau, nous avons souhaité apporter notre pierre à l'édifice. C'est le MotMent de créer une nouvelle alchimie avec la planète.

Dans ce numéro spécial écologie, certains auteurs ont brandi le bâton de prophète, en décrivant l'horreur d'un **Petit jogging entre amies** dans le futur. D'autres ont préféré rester dans l'époque

actuelle et cibler le consumérisme ambiant, comme dans **Bonne pour la casse** et **Sombrero, sombre hérault**. Dans **Stup'port**, cela donne l'occasion d'une enquête policière où la chute doit être prise au premier degré.

Le pollueur, pourtant, n'est pas toujours celui que l'on croit et l'ironie de l'histoire rappelle les *Fables* de la Fontaine, même quand il s'agit de **Deux poubelles en bas d'un escalier**. Trop souvent, l'homme ne comprend pas, que ce soit à **L'Usine** ou dans un champ où poussent **Les éoliennes**. Parfois, un sentiment d'impuissance l'envahit, même quand **Le titre attirait l'œil**. Il n'écoute pas les avertissements de la planète et l'**Histoire est Terre... minée**.

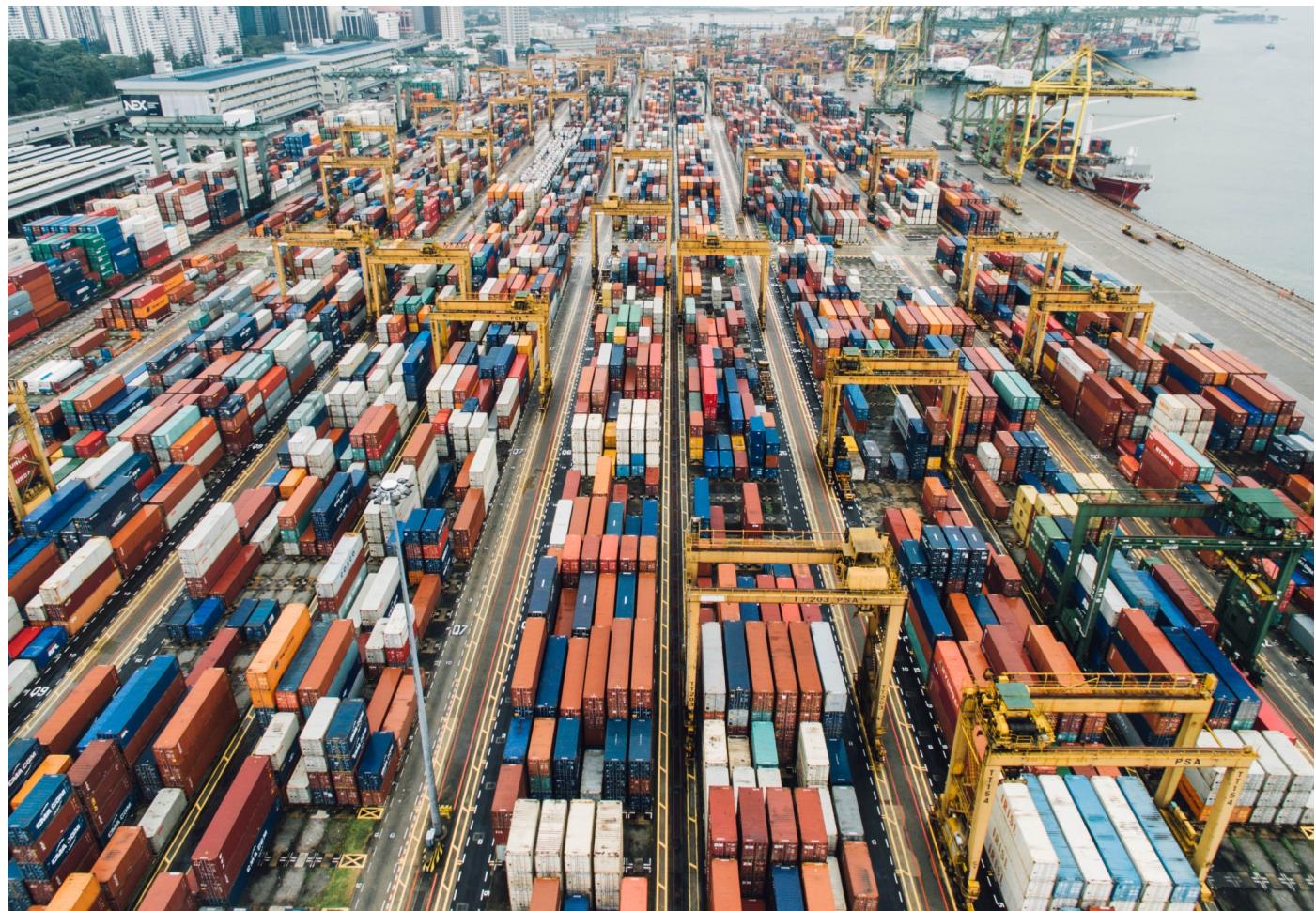
Si l'action vous manque, il n'est peut-être pas trop tard pour rejoindre Franck. Aux dernières nouvelles, **Franck pédalait vers le point de ralliement**. Sa solution, « l'écologie punitive », n'est peut-être pas aussi radicale qu'on imagine...

D'autres, enfin, ont profité de l'occasion pour nous rappeler les avantages que nous aurions à parler d'amour au milieu d'une chute d'eau, ce qu'une auteure appelle l'effet **Placeb'eau**, ou pour détourner le thème vers plus de couleurs et de poésie, comme **Parci & Monie**.

Bonne(s) lecture(s).

* Ironie de l'histoire, les Quatre Éléments, tous pollués par l'Homme, nous apporte aussi des solutions pour remplacer les énergies fossiles : éoliennes (Air), géothermie (Terre), énergie hydraulique (Eau), énergie solaire (Feu). Merci Dame Nature !

STUP'PORT



Port de Rotterdam, 3 h du matin.

Je n'ai pris, en me levant, qu'un petit café, ayant décidé de réduire progressivement ma *consommation* exponentielle de ce breuvage excitant.

J'ai rendez-vous avec mon indic préféré, dans le cadre d'une enquête liée à un trafic de drogue pour lequel nous sommes sur les dents, avec mes collègues de la Brigade des stups.

Les quais sont encore déserts... Enfin, si on fait abstraction des milliers de con-

tainers empilés tels des briques multico-
lores d'un fantastique jeu de Lego !

Nous avons rendez-vous dans l'allée 07,
case 782. J'ai garé ma Ford Mondéo à
l'extrémité nord du quai et me suis fau-
filé à travers ce dédale de tôle. Mon in-
dic Johnny était à l'heure dite, et il me
pose tout de go *une question de taille* :

— Au fait, t'es bien venu seul ?

— Bien sûr ! Tu me prends pour qui ?

— Oh, tu sais, même si ça fait une paille
qu'on se connaît, j'ai appris à ne faire
confiance à personne ! Ou presque...

Cet endroit sinistre, malgré tout ce qu'il
représente et qui choque ma fibre écolo,
me fait penser « *on est si peu de choses* ». Et c'est vrai que ces blocs de ferraille
— dont certains se retrouvent au fond
des océans au gré des catastrophes ma-
ritimes — sont à la fois le fruit du gigan-
tisme économique et de la médiocrité
humaine.

Bref ! Revenons à notre *histoire*... John-
ny — de son vrai prénom Freddy — me
fournit des informations de première,
qui devraient permettre à l'enquête
d'avancer à grands pas, grâce à la pré-
cieuse connaissance du milieu de mon
interlocuteur.

— OK, super Johnny ! C'est du bon bou-
lot et tu sais que je sais être reconnaiss-

sant !

— Oui, mais encore...

— Bon, je ne peux pas encore dire préci-
sément comment je vais pouvoir te
rendre la pareille... Tu sais, chez nous,
la *logistique*, c'est pas de la tarte et ça
tombe pas comme ça !

Je n'avais pas fini de terminer ma
phrase... Quelques craquements plus
tard, et une plaque métallique se dé-
tache subrepticement de la masse mé-
tallique du container le plus proche et
s'abat ex abrupto sur l'arrière du crâne
du pauvre Johnny !

En un quart de seconde, je venais de
donner un grand coup de pouce à mon
enquête, de perdre mon informateur
préféré et de m'éviter derechef la re-
cherche délicate d'une contrepartie tou-
jours un peu borderline...

À 3 h 18, je me dirigeai discrètement
vers mon véhicule, dans la fraîcheur
brumeuse de la nuit.

Ainsi va la vie — et la mort — à la bri-
gade des stup'...

On n'arrive pas toujours à bon port !

Antoine

PARCIMONIE

Parcy et Mony, comme toutes les adolescentes de leur âge, réagissent aux sollicitations de leur environnement. Elles ne résistent pas aux sonneries de leur smartphone et aux sirènes des réseaux sociaux. À la différence des autres jeunes, elles restent prudentes dans l'expression de leurs émotions. Leurs éducateurs de rue, leur ont toujours conseillé la retenue en toute chose. À ce précepte, ils en ont ajouté un autre, celui de mettre de l'ordre. Mais comment faire le tri dans ce que Parcy et Mony éprouvent ?

Aujourd'hui quelle belle découverte ! Des nouvelles poubelles sont apparues pour égayer les trottoirs de leur ville, tel un quasi arc-en-ciel. Plus de doute, avec le commandement sélectif inscrit au-dessus des différentes boîtes à déchet.

À une couleur correspond l'émotion à faire disparaître :

Jaune c'est la poubelle de Joie,
Bleue celle de la Peine, rouge la Colère et la verte.... la Peur.

Face à toutes les bêtises qui les font rire, Parcy soulève le couvercle et jette tous les éclats de joie.

Les tristesses sans fin, c'est au tour de Mony de les mettre au rancart dans la grande bleue.

Les différentes raisons de voir rouge, allez ouste ! Dans la poubelle de la même couleur.

Enfin, les émotions angoissantes et envahissantes, toutes les terreurs de leur enfance *alea jacta est* dans la verte.



Les deux jeunes peuvent lâcher la bride à leurs émotions. Plus de parcimonie et d'hésitation, à chaque ressenti une direction. C'est par ci, c'est par là, indiquent les poubelles. Mais que faire de cette sensation, à l'idée de jouer un bon tour aux habitants de la ville ? Deux regards complices suivis de l'exclamation : « On change les étiquettes ! ». Parcy et Mony ne tiennent plus en place et sautent comme des puces. L'excitation les tenaille, mais qu'en faire ? Pour ce trouble dérangeant, il manque un contenu dédié. Pfft ! Sont complètement dégoûtées les deux ados. Elles n'en reviennent pas de ces mouvements affectifs qui se succèdent. Après l'agitation vient l'aversion. La surprise arrive à la

vue de trois bennes escamotées à leur premier regard. Parcy et Mony découvrent trois autres vide-émotions : orange, violet et indigo pour les éprouvés nouvellement constatés. À chaque coin de rue, la société de propreté de la ville valorise le traitement des affects au rebut, au travers d'une pluie de poubelles multicolores où se jouent les rayons du soleil.

Parcy et Mony comprennent enfin la signification du trésor caché au pied de l'arc-en-ciel. Cela devient lumineux à leurs yeux... C'est toute la richesse des émotions.

Isabelle

DEUX BACS POUBELLES EN BAS D'UN ESCALIER

Un sac au bout de chaque bras, un bleu et un jaune, je descends mes poubelles. Il s'agit de ne pas oublier, ils sont pleins et lourds et si j'attends le prochain passage du camion, je devrai faire deux trajets, avec cet ascenseur encore en panne.

Ça manque de poésie mon histoire. Les odeurs embaument tout l'escalier et, quand le vendredi, les voisins ont mangé du poisson... ! Pourtant on sait maintenant qu'il faut réduire la quantité de nos déchets. Redonner une nouvelle vie à bien des choses qui partaient, hier, à la poubelle, que l'on jetait sans état d'âme. C'est fini cette époque, on l'entend assez dire.

Dans les grandes villes comme Paris, à 5 h tous les bacs sont ramassés. On doit trier, recycler, récupérer, réemployer. À faire nous-mêmes et à imposer

aux voisins comme le vieux couple du dernier étage, qui jette les canettes d'alu, les bocaux de verre dans nos poubelles collectives. Quand la mairie pèsera nos rejets, on va déguster ! Comment expliquer à ces ancêtres qu'ils ont de mauvaises habitudes ? J'irai les voir un soir, leur dire quoi faire, comment le faire et pourquoi le faire.

Je ne sais pas comment ils vont me recevoir, lui, c'est plutôt un vieux grognon. Je l'imagine très bien me dire qu'il a toujours fait comme ça, que c'est pratique, qu'à son âge on ne change pas, c'est trop tard pour lui. J'évoquerai ses trois petits enfants, ça peut l'attendrir et m'aider à le raisonner. Lui dire que c'est l'avenir de cette génération qui est en jeu, que le monde va à sa perte si l'on continue avec les plastiques en mer, l'alu qui attaque nos neurones, les produits chimiques qui tuent les insectes et les oiseaux par ricochet.



C'est ce que j'ai fait hier.

Pas facile à manipuler le grand-père et c'est lui qui a eu le dernier mot : il me voit partir tous les matins en voiture, en voiture diesel, une vieille voiture qui fume comme un sapeur m'a-t-il dit ! Le salaud !

Alors, avant de corriger les attitudes des autres, on devrait parfois commencer par soi !

Agnès

PETIT JOGGING ENTRE AMIES

É

léonore a déjà un point de côté, Caro toute pimpante trottine à ses côtés et l'encourage.

— Respire, décolle bien les pieds du sol, oui... encore... Essaie de faire le moins de bruit possible avec tes chaussures, elles ne doivent pas frotter par terre. Tu vas voir, c'est beaucoup moins fatigant de courir comme ça.

Éléonore, à bout de souffle, tente tout de même de répondre au sourire de son amie et esquisse une grimace.

Caro la dépasse d'une cinquantaine de mètres puis fait demi-tour et revient à ses côtés.

— Je suis vraiment contente que tu aies accepté mon invitation. On ne peut pas dire que tu sois très sportive, mais, au moins, tu n'es pas

comme ces pouffiasses de la fac qui me snobent. Je me retiens de leur mettre un pain en pleine face quand je les croise dans les couloirs avec leur petit rire débile. Je te jure.

— Hmpf.

Caro accélère et repart devant. Ses allers-retours incessants fragmentent la conversation.

— Quand je cours, ça me calme.

Caro regarde le visage en feu d'Éléonore.

— Tu n'avais vraiment jamais fait de footing avant ?

Éléonore secoue la tête.

— Tu sais, parler en courant c'est la meilleure manière pour se forcer à bien respirer.

Caro dévisage Éléonore avec insistance, attendant qu'elle réagisse. Voyant qu'elle n'a pas le choix, Éléonore répond.



— Avec le nuage toxique... mes parents ont évité... au maximum... que nous soyons dehors... Et surtout...surtout... ils m'ont toujours dit... de rester tranquille... quand je sors. Éléonore s'arrête, haletante.

Caro la saisit par l'épaule et lui intime de se remettre en marche.

— Surtout ne jamais s'arrêter ! Ralentis l'allure si tu as besoin, mais continue à courir.

Éléonore obtempère. Caro se maintient à ses côtés.

— J'ai remarqué que tu prends toujours le bus ou la voiture pour aller à la fac, même à la boulangerie.

Malgré leur vitesse réduite, leurs pointes de pied prennent appui sur le sol en premier, suivies des talons. Les pieds d'Éléonore rasent le sol, ceux de Caro plein d'entrain et de vigueur semblent se propulser d'eux-mêmes.

— Tu sais le sport c'est la santé. Faut pas croire toutes ces conneries de nuage toxique. Moi je cours toutes les semaines. Forcément, tu vas un peu en baver au début, mais ne

t'inquiète pas je vais te coacher.

Éléonore ne tente même pas de hocher la tête. Elle sent ses forces qui lui font défaut, alors que Caro frétille, impatiente de reprendre un rythme plus soutenu.

— Hey, fais attention à tes pieds, ils traînent à nouveau par terre. Écoute... Reste bien concentrée pour faire moins de bruit. Ça va t'aider.

Une légère brume fait son apparition alors que les deux filles courent sur la passerelle qui longe la rivière. Elle les entoure peu à peu, et sa couleur bleue devient bien visible.

Éléonore suffoque. Même Caro tousse un peu, mais elle continue d'encourager sa copine.

— Ce n'est rien, t'inquiète, c'est l'humidité qui fait ça. Mets ton petit pull si t'as froid.

Effectivement Éléonore et Caro ont chacune un léger paletot accroché par les manches autour des hanches.

– Tu....

Éléonore essaie de parler, mais les mots n'arrivent pas à sortir de sa bouche.

Tu as vérifié la météo ? pense-t-elle

Mais Caro est déjà repartie devant.

Bientôt elle disparaît dans le brouillard bleu.

Éléonore essaie de résister à la panique. Elle détache son pull en même

temps qu'elle sent l'asphyxie l'envelopper, et réussit à le placer devant son nez et sa bouche. Elle se recroqueville au sol, le visage contre la poitrine. À travers les larmes de ses yeux brûlants, Éléonore aperçoit le mouvement paisible de l'eau de la rivière, entre les lattes de bois de la passerelle, et elle se sent tomber dans l'inconscience, alors que le nuage toxique se propage dans son organisme.

Johanne

TERRE... MINÉE !



Yumiko, viens voir ! La terre parle !
— Et ça t'étonne ? Je te trouve bien obtuse, ma petite Hitomi. Sache qu'il faut de tout pour faire un monde.

— Certes, il faut de tout pour faire un monde, mais en bonne proportion. Regardez-moi, par exemple, je suis bien proportionnée.

Les bras de Yumiko lui tombent, sans pour autant qu'elle ne se

départe de son air moqueur. Toutefois, intriguée par cette invention, elle replie le dépliant de l'exposition et s'accoude confortablement à la rambarde.

— Tu es une boule ! Par rapport à quoi tu pourrais être disproportionnée ?

— Par rapport à la galaxie, à l'univers, à l'infini ! Ou par rapport à mes occupants...

Au mépris du sérieux, généralement de rigueur, dans ce type d'endroit, Hitomi éclate de rire.

— Qu'est-ce que tu racontes ? À mon avis, c'est ton entendement qui n'a pas le sens des proportions.

— Vous semblez ne pas bien me comprendre. Permettez que je précise mon propos : regardez tout cet espace ! Je suis une planète immense et vous êtes si petits... Mais j'ai beau être gigantesque et pleine de choses

magnifiques, vous êtes en train de tout ravager pour votre propre expansion.

— Mouais... Enfin, la croissance, c'est la santé de la nation, et je ne vois pas ce qu'il y a de mal à vouloir développer notre civilisation.

L'immense représentation du globe terrestre se détourne légèrement. Le monde est si petit, vu d'ici. Si petit qu'il a fallu que ses premières visiteuses soient exactement le genre de sceptique pour lequel elle a été imaginée.

— La croissance, c'est le futur !

Et elles insistent, en plus. La planète termine sa révolution et présente de nouveau leur pays natal à Hitomi et Yumiko.

— Et vous vous imaginez que la planète croît, elle aussi, en fonction de vos besoins de plus en plus grands ?

Au-dessus des jeunes femmes dubitatives, les carreaux qui recouvrent la surface de la sphère parlante commencent à s'éloigner les uns des autres à mesure que sa circonférence

s'agrandit. D'abord, les continents se séparent et s'éloignent, puis les frontières entre les pays s'élargissent et, enfin, tout se morcèle. Progressivement, le bleu de la planète s'infiltra dans les fossés nouvellement creusés et finit par recouvrir totalement les pièces de cet incroyable puzzle.

— Le beau futur que voilà ! Votre planète bleue portera bientôt son nom mieux que jamais.

Bouche bée, un brin impressionnées, les étudiantes échangent un regard interrogateur devant la grande boule désormais monochrome qui poursuit sa rotation, imperturbablement.

— Trop cool, ce truc !

— J'avoue, c'est bien fait. Allez, viens, on va voir ce qu'il y a après.

Mélanie

PLACEB'EAU

Du haut des cimes perdues au-dessus des nuages, Blandine n'est qu'un point minuscule qui remonte une rivière, presque invisible. Cette sensation de petitesse lui procure un bien infini. Elle étend les bras, bombe le torse et tourne sur elle-même au beau milieu des flots en lançant un cri joyeux et libérateur. Ah qu'est-ce qu'elle aime être là, entourée de ses montagnes chéries, plongée dans l'eau jusqu'aux genoux ! Le soleil lui lèche le visage et la réchauffe toute entière. Les bras toujours écartés elle se tourne vers sa cousine qui, derrière elle, ne semble pas autant apprécier la morsure du froid sur ses orteils ni le baiser brûlant du soleil sur ses épaules et son cou.

— N'est-ce pas merveilleux ?

Sonia a une moue sceptique. Le visage rougi par l'effort elle lutte

contre les éléments pour garder la tête haute, mais la nature a déjà repris ses droits sur elle. Échevelée, le maquillage à moitié défaït, elle ne ressemble plus à la Parisienne sophistiquée qui a toqué à sa porte hier soir.

— Allez, on est bientôt arrivées en haut de la chute, c'est là que ça devient vraiment marrant !

Sonia grommelle une réponse inaudible et regarde, dépitée, Blandine fendre les eaux avec aisance. Elle envie sa fluidité, sa force tranquille. À Paris, elle court sur le bitume, ses pieds heurtent le sol en permanence, il n'y a pas d'harmonie, pas de partage, juste une joute sans merci entre la dureté de la terre et sa voûte plantaire. Au prix d'un effort surhumain, elle redresse les épaules, plaque un sourire sur ses lèvres et affronte le courant de la rivière.

À bien y réfléchir, elle ne court avec personne qui apprécie l'effort autant que Blandine se plaît à faire du canyoning. Le seul qui semble un peu aérien dans son univers c'est Dylan. Dylan qui donne un nom aux arbres rachitiques du jardin des Tuilleries et les salue à chaque passage. Dylan qui la fait rire aux éclats quand la pression au travail est trop forte. Dylan qui l'a embrassé l'autre soir en bas de son immeuble alors qu'elle ne ressemblait à rien, les cheveux ébouriffés par le vent et la jupe plissée par la position inconfortable à l'arrière de son vélo. Pourtant, elle donnerait n'importe quoi pour avoir encore ce casque ridicule sur la tête et sentir ses mains fraîches s'attarder sur les siennes. Sonia secoue la tête, cette situation n'est pas possible, Dylan est....

— Tadaa !

Quelques mètres plus loin, elle observe Blandine poser son sac à dos sur la berge et désigner avec excitation le vide à côté d'elle. Sonia se laisse porter par la rivière qui, en s'approchant du précipice, a gagné en rapidité. Quand elle arrive à la hauteur de Blandine le bruit de la chute est assourdissant et le paysage magnifique. Les yeux grands ouverts, elle se laisse impressionner par les couleurs environnantes. Le vert lu-

mineux, le bleu chatoyant, le camaïeu de jaunes qui annonce l'automne et le bois clair du pont. Dans son dos, Blandine met en place la descente en rappel. Elle a beau l'avoir fait des centaines de fois, elle aborde toujours l'exercice comme si c'était la première. Rester humble, voilà la clé pour survivre en montagne.

La force du courant entraîne les feuilles mortes et précipite les branches dans la gueule du Diable. Blandine n'a pas choisi la randonnée la plus facile, mais celle qui remet les idées en place. Quand elle se tient dans le tumulte de la cascade, malmenée par les trombes d'eau qui lui tombent sur les épaules, elle se sent calme, lavée de ses fausses inquiétudes dictées par sa raison et son égo. L'eau coule avec fracas depuis le sommet de son crâne jusqu'à ses pieds et toutes ses émotions, toutes ses pensées suivent ce sillage. Propre, spacieuse, elle peut se remplir du message de paix de la Nature. Oui voilà, sous les trombes d'eau sa condition humaine fait silence. Elle n'est plus que communion et harmonie avec l'Univers, et elle espère que la situation agira sur Sonia de la même façon. Elle lui explique une dernière fois comment descendre en rappel puis se jette dans le vide avec un sourire dément.



Sonia s'approche du gouffre avec appréhension. Brume et bruine

montent jusqu'à elle et masquent en partie le paysage. Dans ce flou artistique, le chahut de la chute est terri-

fiant. Elle se rappelle à présent qu'en dessous d'elle se trouve un enfer bouillonnant, une cavité énorme creusée dans la roche et qu'on dirait pourvue de crocs. La cascade fume en écumant sa rage et tombe jusqu'à une cuvette quelques dizaines de mètres en contrebas. Sonia entoure fermement la corde des mains et bascule ses pieds dans le vide. Sous elle, Blandine fend les eaux de la cascade en criant goulument, disparaît un instant puis réapparaît dans une gerbe d'eau fraîche.

Blandine s'offre alors à la cascade avec bonhomie, les bras et les jambes écartés, le visage tourné vers le soleil, rigolant à chaque fois que des gouttelettes viennent lui chatouiller le visage, et dieu qu'elles sont nombreuses ! Ses mains puissantes sont nouées solidement sur sa ligne de vie et pourtant tout le reste de son corps est détendu. Elle est l'image même de la paix et de l'équilibre, elle est magnifique. Sonia en a conscience et elle la déteste. Elle la déteste de lui montrer ça : tout ce qu'elle n'est pas, tout ce qu'elle a et qui ne la remplit pas, toute cette sagesse dont elle manque et que sa vie mouvementée aurait dû lui apprendre avant elle. Un cri de Blandine

la ramène à l'instant présent.

— Saute ! Maintenant !

La phrase ne parvient pas vraiment à Sonia, mais l'intention est très claire. Prenant son courage à deux mains elle saute et laisse dévaler la corde. Son cri d'effroi est avalé par la cascade qu'elle percute avec fracas. Les grosses gouttes d'eau martèlent son casque avec insistance puis le silence humide, ouaté, prend la relève. Elle attrape une aspérité dans la roche et s'y cramponne avec force, comme Blandine le lui a appris de nombreux étés auparavant. Son mouvement de balancier s'arrête net tandis que celui de Blandine crève l'ondée. Son cri joyeux ricoche sur les parois nues et humides. L'eau frémisseante semble vivante et ses reflets mouvants racontent une histoire qui laisse Sonia sans voix. Elle avait oublié à quel point la Nature était belle et elle est consciente d'assister à un spectacle rare et intime. Elle se sent privilégiée. La voix de Blandine lui parvient des incisives du monstre.

— Ça va ?

Mais Sonia ne sait pas quoi lui répondre. Elle ne sait pas très bien elle-même. Les litres d'eau qui lui tombent sur la tête lui font du bien. Ils lui rappellent son enfance, cette innocence qui lui manque pour envisager sa vie avec sim-

plicité. Elle a en permanence un poids au fond du cœur depuis que Dylan est entré dans sa vie et qu'elle ne sait quelle place lui laisser occuper. Pour se donner le temps de répondre honnêtement à Blandine, elle pousse sur la paroi aussi fort qu'elle est indécise et transperce la cascade en se faisant l'effet d'un super héros. Blandine décolle immédiatement et fend les eaux le poing tendu en hurlant :

— Vers l'infini et au-delà !

Le vacarme est tel que la plaisanterie parvient déformée à Sonia.

— Oui oui ça va, ne t'en fais pas !

Son ton énervé surprend Blandine, mais Sonia disparaît derrière la chute d'eau avant qu'elle ait pu l'interroger. Quand elle reparaît, c'est elle qui s'y engouffre. Dans la valse incessante de leurs entrecroisements, poursuivre la conversation devient compliqué. Leurs mouvements de balancier sont désynchronisés et les efforts de Blandine pour se caler sur le rythme de Sonia sont vains. Celle-ci persiste pourtant à s'excuser pour la sécheresse de sa dernière réplique et tente de lui expliquer la situation. Blandine entend l'écho de sa voix, mais n'en perçoit pas le sens. Elle sent toutefois la détresse de Sonia et

pour détendre l'atmosphère, lance en passant que c'est un peu frustrant. Sonia ne comprend que le dernier mot dans le rugissement de la cascade et son cerveau torturé l'applique immédiatement aux explications qu'elle essaie de fournir.

— À qui le dis-tu ? Je ne sais pas quoi faire !

— Parle plus fort !

— Lui parler certes, mais pour lui dire quoi ?

Blandine attrape la fin de sa question au vol et regarde Sonia s'enfoncer dans les eaux de la cascade. Quand sa cousine ressurgit, c'est elle qui s'y glisse.

— Ce que tu veux, je t'écoute.

— Mais je ne sais pas ce que je veux !

— Mais oui, ce que tu veux.

Choisis.

Lorsqu'elles se croisent à nouveau, Sonia a le visage tendu vers elle.

— Ce n'est pas si facile, je suis tiraillée entre la raison et les sentiments.

— Ah les sentiments ! La montagne sait les remettre à l'endroit !

— Oui je sais que je n'ai pas le droit, mais que veux-tu il me plaît...

Blandine épouse du regard la végétation environnante. Entre la mousse, le bruit de l'eau, les jeux de lumière et la joie que tout cela lui procure, elle en est sûre, elle ne s'en lassera jamais. Elle a le cœur solidement attaché aux crocs de la gueule du Diable.

— C'est le lieu que je préfère, je suis contente qu'il te plaise.

— Tu ne le connais pas pourtant !

— Par cœur ! Mais je fais attention, la montagne est dangereuse.

Sonia, vexée, laisse passer quelques balanciers.

— Non je n'en fais pas une montagne, je n'arrive plus à me concentrer sur autre chose c'est tout.

— Ça aide toujours à se recenter, c'est ça qui est merveilleux.

— Oui il est merveilleux...

— Je savais que ça te ferait du bien.

Et étonnamment, Sonia se détend. Tiens, c'est vrai, ça fait du bien de l'avoir prononcé à voix haute. Elle laisse les trombes d'eau s'abattre sur son casque avec apaisement. La cacophonie qui jusqu'alors l'horripilait permet soudain de faire taire ses

pensées parasites. Que Dylan soit son maître de stage n'est qu'une excuse pour le tenir à l'écart depuis le début de leur relation. Au fond, les risques pour qu'on remette en cause ses compétences étaient déjà présents quand ils ont commencé à courir ensemble. Et puis personne n'a à connaître leur degré d'intimité. Les flots impétueux coulent sur ses épaules et emportent sa détresse au loin. Blandine assiste à sa transformation avec un plaisir évident. 1-0 pour la montagne, pense-t-elle, comme d'habitude !

Florianne

FRANK PÉDALAIT TRANQUILLE VERS LE POINT DE RALLIEMENT...

Frank pédalait tranquille vers le point de ralliement. Le smartphone s'éclaira et son oreillette sonna.

- Allo, fiston ! Tu es en ville ?
- Oui ! Je file vers la manif.
- Quelle manif ?
- Ben, « Pédale pour la planète ! ». Toi qui es accro aux infos, tu n'es pas au courant ?
- Pas vraiment ! Mais me dis pas que c'est pour ça que je suis coincé dans ma bagnole. Le centre est bloqué de partout !

Franck vira à gauche. Les cyclistes étaient maintenant nombreux, tous portant, comme lui, un masque chirurgical pour dénoncer la pollution urbaine.

- Désolé pour toi, papa, mais c'est pour le bien de tous ! Je pédale pour la planète, mais aussi pour toi !

- C'est ça. Fous-toi de moi, en plus !
- Désolé, papa. À dimanche pour parler écologie en famille !

Il raccrocha. Les choses devenaient sérieuses, il entrait dans l'hypercentre, les boutiques de marque, les produits de luxe. Les commerçants semblaient débordés par l'afflux des manifestants. Ils commençaient à ranger les étals.

Franck prit un peu de vitesse, se pencha sur son vélo, étendit le bras et rafla un gros flacon de parfum, qu'il enfouit dans son sac à dos, en faisant tomber d'autres au passage.

Un peu plus loin, il faucha deux smartphones sous le nez d'un vendeur hurlant des insultes. Le gars pourrait toujours raconter aux flics qu'un cycliste masqué l'avait dévalisé.



Bonne chance pour l'identifier
parmi trois mille manifestants !

Le parfum, ce serait pour Ségo-
lène, elle adorait ça. Les smartphones,
c'était pour le fun, et pour se venger de
ce système qui cherchait à les rendre es-
claves des marques et de l'innovation.

Ça méritait bien qu'on les vandalise.

kif !

L'écologie punitive, c'était son

Henri

USINE

Ils sont venus nombreux, les habitants de la vallée, les hommes, les femmes, les enfants, avec des pancartes, des foulards, des sifflets. Ils sont venus nombreux, les ouvriers, les contremaîtres, les commerçants, les retraités, toute une popula-

hommes, les femmes, les enfants pour dire leur colère, leur incompréhension depuis des semaines, des mois.

Ils sont venus nombreux portant cette photo en étandard et avec des pancartes pour crier :

« Ne fermez pas notre usine, sauvons nos emplois »



tion. Ils sont venus dire leur inquiétude, devant la mairie, devant la préfecture. Ils sont venus nombreux, chaque jour, chaque semaine, chaque mois, portant la photo de l'usine, cette photo devenue un symbole où l'on voit les volutes de fumée se mêler aux nuages dans un ciel dantesque.

Ils sont venus nombreux les

Elle le couve d'un regard tendre. Elle pose sa main sur sa main à lui. Il n'a pas la force de serrer ses doigts, le regard reste fixe. Il voit au travers de la fenêtre la foule qui passe dans la rue. Il voit les gens qui vont manifester, comme chaque semaine, chaque mois.

— J'y vais.

Ça déboule dans l'escalier.

— Papa, Maman, j'veais manifester. J'sais pas à quelle heure je rentre. On ira sûrement boire un pot avec les copains après la manif.

— Tu sais que je m'inquiète. Et rentre pas trop tard. C'est la mère qui parle. Elle dit ça comme ça, parce que bien sûr elle sait que son fils est un adulte, qu'il est fort, qu'il est grand, que cela le fait rire quand elle s'inquiète. Le fils rit. « J'ai plus dix ans Maman ! ». Il prend sa veste, une veste de cuir, une veste d'homme.

— À ce soir Papa.

L'homme ne répond pas. Il a le regard fixe. Il bouge un peu la tête. La femme le regarde d'un air tendre. Elle recolle un peu le sparadrap qui fixe les tubulures de plastique qui vont de la bouteille d'oxygène jusqu'aux narines de l'homme.

— Tu vois, il va défendre l'usine ton fils. Ton usine. Où t'as tellement travaillé.

— On les aura Papa, crois-moi. Ils ne fermeront pas l'usine, on les plantera, les crétins qui l'appellent le « Tchernobyl lorrain ». Connards d'écolos. Ils savent pas ce que c'est de bosser.

— Te mets pas en colère, dit la mère, après tu ne sais plus ce que tu

fais. La dernière fois...

— Y'a pas de dernière fois, réplique le fils. Il embrasse sa mère, il fait signe à son père, il sort. On le voit à travers la fenêtre qui s'en va rejoindre les autres, la foule qui va manifester, qui va sauver l'usine avec des pancartes « Pas de fermeture », « Sauvons nos emplois ».

La femme couve son mari d'un regard tendre.

Elle dit :

— Je me souviens quand tu m'emmènais au soleil couchant pour voir les nuages et la fumée de l'usine qui se mêlaient. On disait ce qu'on voyait dans les formes qui bougeaient. Moi, je voyais souvent des animaux et toi des bateaux.

L'homme a le regard fixe. Il se met à tousser. Il tousse. Tousse encore, ne peut pas se reprendre. La femme prend un mouchoir, essuie la bouche de l'homme. Elle augmente un peu le débit d'oxygène.

— Tu as travaillé dur. Notre fils maintenant est un homme, tu as vu. Il est fort. Il va défendre l'usine. Elle va continuer !

L'homme ferme alors les yeux.

Jean-François

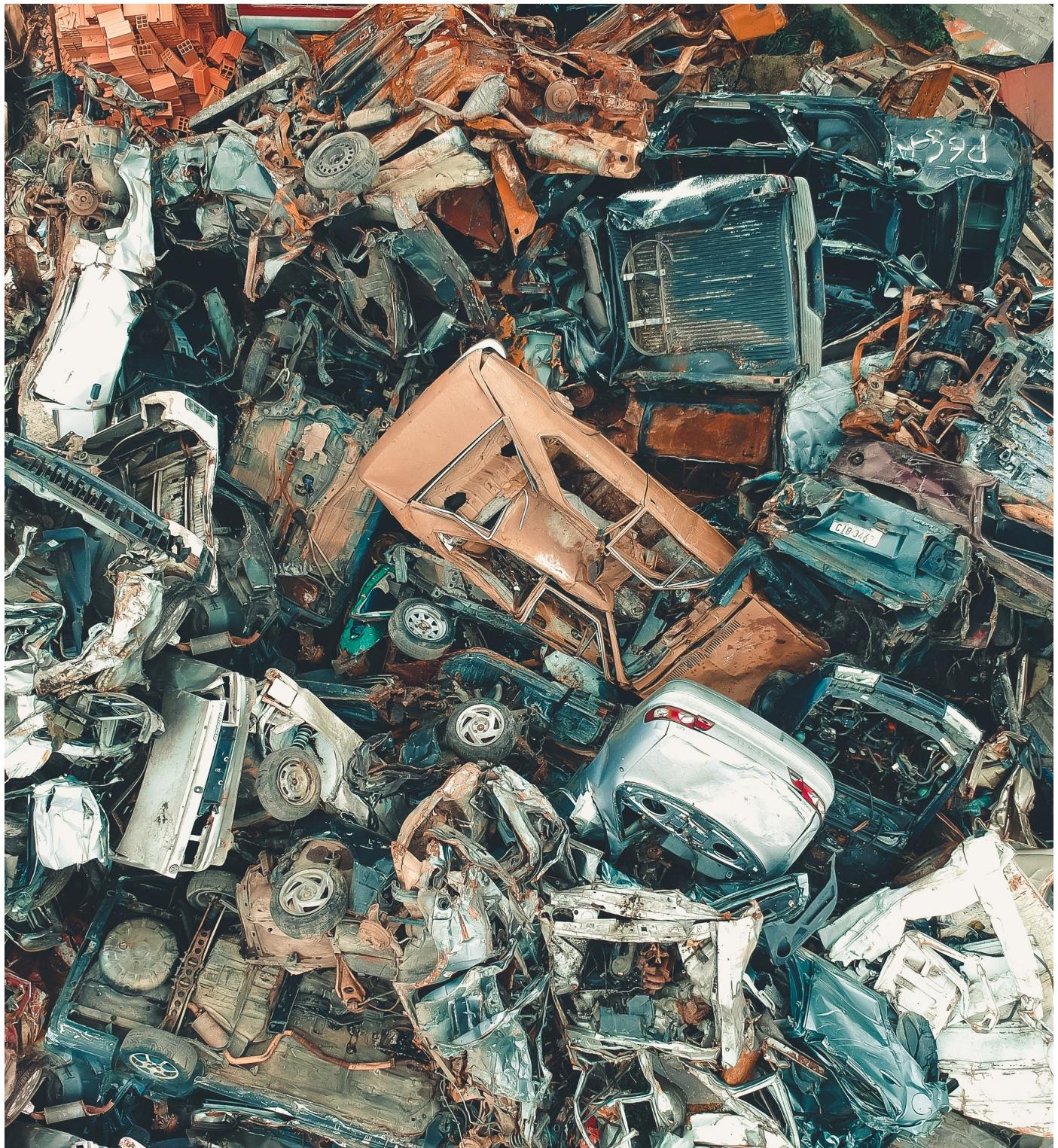
BONNE POUR LA CASSE

Nous en étions donc finalement rendus là. J'avais pourtant espéré tant d'eux. Je les croyais différents des autres. Ils semblaient engagés dans une démarche responsable de préservation de l'environnement, et ne manquaient jamais une occasion de critiquer leurs amis dont l'hyperconsommation était le mode de vie, le noyau central du quotidien. Et pourtant, ils montraient aujourd'hui un tout autre visage. Je croyais leur amour sincère. Après tant d'années, tant d'aventures partagées ensemble, jusqu'à la naissance du petit dernier sur la banquette arrière, j'avais pensé rester auprès d'eux pour toujours. C'est vrai, j'ai quelque peu perdu de mon éclat, et mes formes peuvent sembler démodées. Je le reconnaiss, mes pare-chocs ne sont plus là depuis long-temps, et ma direction est loin d'être as-

sistée. Pourtant, je suis toujours là, et je roule ! N'est-ce pas là le plus important ? Ce n'était pas un hasard s'ils m'avaient choisie, moi, plutôt que la Nissan de son père. Ils savaient que je durerai. Mais apparemment, la modernité les avait rattrapés, et moi avec.

Peut-être l'influence de leurs amis qui avaient tous ou presque renouvelé leur véhicule ces dernières années. Ne savent-ils donc pas que la modernité est synonyme d'obsolescence programmée, et que jamais plus ils ne connaîtront la fiabilité et la longévité qu'ils ont connues avec moi ?

Alors que je pense à eux, je sens tout à coup une immense force me soulever par le toit, et m'emmener dans les airs jusqu'au-dessus de ces carcasses en vrac. Je sais que c'est la fin. Beaucoup diront que j'ai bien vécu, et que j'ai connu le bonheur dans cette famille.



**J'éteins alors mes phares
pour la dernière fois, attendant la
chute finale.**

Un grand fracas, puis, plus
rien.

Charlotte

SOMBRE, SOMBRE HÉRAUT

Te revoilà déjà, Juanito.
L'enfant se décharge un instant de son grand sac pour regarder son ami et reprendre son souffle.

— Salut Sombrero !

— Tu as encore de quoi faire, aujourd'hui.

— Oui, je vais pouvoir m'en mettre plein les poches.

Sous la brise matinale, les feuilles de l'arbre émettent un léger soupir.

— Tes poches ne sont-elles pas trop petites pour tout cela ?

— C'est une expression, Sombrero. Ça veut juste dire que je vais me faire plein de sous.

— Des sous ?

— De l'argent, quoi.

— Qu'est-ce que c'est ?

Juanito examine attentivement

la bouteille qu'il vient de ramasser, la fourre avec les autres et tire de sa poche deux billets verts.

— De la monnaie, comme ça. Tu sais, ce qu'il faut pour bien vivre.

— Ce sont d'étranges feuilles, que tu as là. Elles sont toutes rectangulaires. Mais, ma foi, tant qu'elles t'aident à respirer, pourquoi pas ?

— À respirer ? Rien à voir. Je te parle de monnaie, pas de mon nez.

Sous le coup de la surprise — ou du bec d'un oiseau piochant son repas dans la colonie d'insectes affairés sur son écorce — Sombrero laisse échapper un craquement de bois.

— Je ne connais pas la chose dont tu me parles, et pourtant, je puis affirmer que je vis bien.

— Mais toi, c'est pas pareil. T'es un arbre. T'as personne à nourrir.

— J'aide en ce moment-même un oiseau à s'alimenter...



Le petit garçon relève les yeux du tas d'ordures qu'il examinait attentivement.

— D'accord, mais quand t'es malade, t'as pas un docteur à payer !

— Je n'ai nul besoin de médecin, en effet. Les oiseaux auxquels je fournis de la nourriture me débarras-

sent en même temps des parasites qui menacent mon bien-être.

— C'est ce que je dis : ça te coûte rien.

— Cela me coûte le sacrifice de quelques-uns de mes minuscules habitants. Nombreux sont ceux d'entre eux qui me rendent également service,

vois-tu. C'est un échange de bons procédés.

L'oiseau pousse un cri moqueur et Juan le regarde s'envoler au-dessus de sa tête.

— Pff ! De toute façon, tu peux pas comprendre. Ta vie, à toi, elle est simple. Pas comme la mienne. On vit pas dans le même monde...

— Ah bon ? Tes pieds ne foulent-ils pas le sol dans lequel je m'enracine ?

— C'est une image ! Je dis juste qu'on n'est pas pareils, toi et moi. Toi, t'as qu'à te laisser vivre, alors que, moi, je suis obligé de faire des choses pas drôles pour gagner ma vie.

Cette fois, ni vent violent ni chant volant ne viennent rompre le silence interloqué de l'arbre. Au milieu de la décharge, on le croirait presque plus inerte que les monceaux de déchets qui l'entourent. **À sa décharge, ces objets instables semblent momentanément animés par les fouilles de Juanito. Comme si le petit donnait vie à ces flacons, fioles, flasques et autres récipients bidons.**

— Je comprends qu'on puisse donner la vie ; c'est ainsi que le monde se renouvelle. Mais, dès lors que l'on existe, cette vie nous appartient. Pourquoi donc voudrais-tu la gagner ?

— C'est comme ça qu'on dit pour parler des trucs qu'on a à payer pour manger, pour boire, pour dormir sous un toit...

— Si je sais bien le sens de tes paroles, tu as l'obligation de récolter de... l'argent pour subvenir à tes besoins les plus naturels. Et, pour ce faire, il te faut cueillir ces choses étranges.

— C'est ça !

— Mais que sont-elles exactement, d'ailleurs ? Elles ont beau couvrir la terre qui me nourrit, les rares d'entre elles qui se décomposent ne m'apportent aucun nutriment. Pis, je sens que celles-ci m'empoisonnent, tandis que les autres étouffent lentement le sol.

Comme pour narguer l'arbre, une petite avalanche de détritus dévale un monticule pour s'arrêter à quelques pas de son tronc. Au sommet du tertre, le petit Juan reprend de justesse son équilibre.

— Ben, c'est des bouteilles d'eau, des canettes de coca, des machins dans le genre.

— Pourquoi enfermer l'eau dans des... bouteilles ? Et qu'est-ce que le coca ?

— Parce qu'on peut pas boire l'eau du robinet ou de la rivière comme ça. D'abord, on la nettoie, et après on la met en bouteille. Mais c'est cher, alors

on boit surtout du coca. C'est un soda... une boisson sucrée avec des bulles. C'est bon. J'aime bien.

Soudain secouée par le chahut de deux écureuils, la ramure de Sombreiro est parcourue d'une série de tremblements.

— Vous ne pouvez pas boire l'eau dans son état naturel ?

— Non, elle est trop polluée, ça nous rendrait malades.

— Pourtant, tous les êtres vivants que je connais la boivent.

— Je sais... Je me demande comment vous faites.

— Mais qui la souille ainsi ?

Tout à sa réflexion, l'enfant jette négligemment une boîte en carton par-dessus son épaule.

— Les usines. Il paraît que c'est aussi la faute de coca, mais comme ils nous donnent à boire pour moins cher, on dit rien.

— Sans ces usines, ne pourriez-vous pas boire l'eau naturelle selon vos besoins ?

— Sûrement. Mais qu'est-ce qu'on mangerait ? Il faut bien fabriquer les aliments.

— Je pensais que les humains consommaient aussi les produits de la terre.

— Oui, mais pas comme ça.

On a des gens qui les cuisinent et les emballent pour tout le monde, pour aller plus vite et pour les conserver plus longtemps. Comme ça, on n'a plus qu'à les sortir de leur emballage et à les réchauffer.

— Et ce sont ces emballages qui me tiennent compagnie ici. Ces ordures que tu ramasses pour « gagner ta vie », mais qui nuisent à toute autre forme de vie ?

Juanito regarde les environs d'un air absent. Les épaules tombantes, il s'accroupit un instant pour contrer l'étourdissement qui l'assaille.

— J'avais pas vu ça comme ça...

— Et si tu venais te reposer un petit moment à l'ombre de mes branches ? Voilà un toit qui ne te coûtera rien. Le seul plaisir de ta compagnie me suffira en échange.

Sous le soleil déjà brûlant, la sueur perle sur le front du garçon. À fouiller ainsi dans les ordures, il commence à avoir chaud.

— T'as raison, ça commence à cogner, ici.

— Viens te reposer un peu. Tes déchets ne sont pas près de disparaître.

LES ÉOLIENNES

Ce matin-là dans le journal.
123 éoliennes sont soudain sorties de terre, hier, sur le massif des Carsennes, aux premiers rayons de soleil. Dans un fracas de fin du monde, les habitants du village voisin ont assisté, ébahis, à l'éclosion de cette nouvelle espèce de perce-neige. « C'est le bouquet ! » a déclaré le Maire.

Tous les habitants du village avaient été bouleversés par l'apparition des éoliennes.

Pierre assurait que c'était le début de la fin.

Marie jurait que c'était à cause des Chinois.

Jean, placide, écoute chaque réaction puis il se leva et déclara de sa forte voix :

« C'est la nature qui se venge, vous comprenez pas ?... » Le silence se fit. Jean rajouta : « ce champ d'éoliennes, on dirait un barbelé du ciel ! »

Chacun sentit se réveiller au fond de lui, un remords de superstition, en écho aux vieilles croyances qui hantaient la vallée, autrefois.

Jeanne, quant à elle, pensait aux perce-neige décrits dans l'article du journal. Elle se voyait armée d'une grande faux pour couper les tiges de ces trèfles transgéniques.

Elle se leva de sa chaise et affirma : « Je sais d'où ça vient... c'est Tchernobyl ! ».

Cécile



LE TITRE ATTIRAIT L'ŒIL

Le titre attirait l'œil :
Le glyphosate encore en question !

« Mme Martin, de Moutiers-les-Méfaits, a été découverte lundi matin, gisant sur le gazon de son jardin. Son voisin, encore effaré, raconte sa macabre découverte à notre journal.

“Je lui avais dit que le jardinage, c'est de la patience, et que les produits chimiques, ça nous fait pas du bien. Mais elle voulait rien savoir, elle me disait qu'elle avait pas le temps de s'en occuper. Elle préférait asperger son jardin de désherbant. Pour moi, c'est clair, son impatience l'a tuée.” Monsalo, c'est vraiment des assassins, conclut-il en écrasant son mégot du talon. »

Philippe avait punaisé l'article de Ouest-Vendée ; quand sa colère retombait, il le relisait, même s'il le connaissait maintenant par cœur. Sa tante était morte,

morte de la cupidité des firmes, morte de la lâcheté des gouvernants, morte de l'indifférence de tous.

Il fallait qu'il fasse quelque chose de cette colère. Que Mathilde soit le décès de trop, celui qui fait basculer l'opinion publique. Mais quoi ? Que faire ? Monsalo était hors d'atteinte, Bruxelles n'avait pas de visage, ou en avait trop. Et Moutier-les-Méfaits n'était que le symptôme : une bourgade dont le maire était agriculteur, comme un habitant sur trois, comme un électeur sur trois.

Comment créer le choc, la prise de conscience ? Philippe était stupéfait du silence qui avait recouvert la mort de sa tante, passé l'enterrement. Il avait crânement pris la parole aux obsèques, parlant de Mathilde comme d'une victime du système. Droit dans ses bottes, il avait toisé le maire, assis au premier rang, en parlant d'incurie des politiques, des lobbies du maraîchage et de l'agro-

industrie. Rien n'y avait fait. Le maire l'avait écouté, impassible, les attaques glissant sur lui comme la pluie sur le caoutchouc d'un ciré breton. L'élu avait même osé prendre la parole à son tour et prêché l'apaisement, la réconciliation de la cité entre producteurs responsables et consommateurs exigeants.

Tu parles !

Philippe en était resté ulcétré. C'était clair, il fallait frapper plus fort. Il avait pensé pénétrer dans les serres du maire, arroser son cresson de pesticide, inonder sa mâche de glyphosate, mais... c'était déjà fait !

Alors quoi ? La solution s'imposa à lui, au lendemain d'une nuit d'insomnie. « Mathilde, voici le temps venu ! » En fin de journée, il revêtit sa combinaison étanche, remplit le lourd pulvérisateur de pesticide, monta dans sa voiture et démarra. Il pénétra dans la salle du conseil municipal quand la séance allait se terminer. Dos à la porte, bloquant toute issue, il vida la bonbonne vers le ciel,

emplissant la salle d'une vapeur毒ique.

L'affaire fit grand bruit et 32 morts. Philippe, ou ce qui en restait, fut condamné à la prison à vie, peine qu'il ne purgea pas, décédant cinq ans après les faits de complications pulmonaires.

Dans un second procès, intenté par les familles des défunt, Monsalo eut beau jeu d'expliquer que les notices d'utilisation de ses produits n'avaient pas été respectées et fut dégagé de toute responsabilité.

L'annexe abritant la salle du conseil a été détruite. À sa place, une esplanade très sobre, au centre de laquelle sont enchâssées quatre rangées de huit dalles gravées des noms des victimes. Les agents municipaux mettent un point d'honneur à nettoyer l'emplacement au désherbeur thermique.

Henri

